

DEUX
NOUVELLES
FRANÇAISES.

DEUX
NOUVELLES
FRANÇAISES,

PAR M^{ME}. DE T.....



DE L'IMPRIMERIE DE RICHOMME.

A PARIS,

Chez TH. DESOER, Libraire, propriétaire
de la Bibliothèque portative du Voyageur,
rue Christine, N^o. 2.

A Liège, chez J. F. DESOER, Imprimeur-
Libraire.

~~~~~  
1816.



# MARIE BOLDEN,

OU

## LA FOLLE DE CAYEUX.



IL y a plusieurs années qu'une famille anglaise, nommée Bolden, vint s'établir en France dans un petit village de Picardie, situé sur les bords de l'Océan, et que l'on appelle Cayeux. Cette famille était composée d'un homme de vingt-cinq ans à-peu-près, d'une femme de dix-neuf, et d'un enfant encore au berceau. Ils louèrent une cabane, qu'ils meublèrent moins grossièrement que celles des paysans leurs voisins, mais il y avait, au reste, peu de différence dans leur manière de vivre.

Le mari cultivait de ses mains un petit jardin attaché à la cabane ; la

femme apprêtait elle-même leurs repas, et soignait seule l'enfant qu'elle allaitait; mais au bout de quelques mois cet enfant mourut, et le chagrin, joint à la fatigue à laquelle elle n'avait pas l'air d'être accoutumée, causèrent à la mère une maladie, qui les força de prendre chez eux une vieille femme du village pour les servir. Tant que dura la maladie de madame Bolden, son mari ne la quitta presque pas, et elle paraissait oublier ses souffrances dès qu'elle le voyait. Ils s'aimaient beaucoup, et cela leur faisait supporter patiemment leurs peines. Ils s'aimaient beaucoup, ils vivaient ensemble, et ils n'étaient pas heureux! tant cette vie est féconde en misères; tant on y a de ressources pour souffrir! Marguerite, la vieille servante, les entendait souvent s'entretenir dans une langue qu'elle ne comprenait pas; et comme ils finissaient toujours leurs entretiens par s'embrasser en pleurant,

elle pensait qu'ils parlaient alors de leur fils mort.

Après deux ans de séjour à Cayeux, la jeune femme mit au monde une fille, que l'on nomma Marie. Marguerite et un vieillard de ses amis furent ses parrain et marraine; car les Bolden, qui étaient affables et obligeans pour tous les habitans du village, ne s'étaient pourtant liés d'amitié avec aucun: s'ils se promenaient, c'était ensemble, ou bien seuls, chacun de leur côté. La pauvre étrangère allait souvent s'asseoir au bord de la mer, dans un endroit d'où elle croyait découvrir les côtes d'Angleterre; puis après avoir long-temps pleuré, en regardant les nuages qui la trompaient, elle levait les yeux au ciel, sans doute pour lui demander de la consolation, et les essuyait doucement, en les exposant à l'air, afin d'en effacer la rougeur; mais tandis qu'elle s'efforçait de cacher la trace de ses larmes,

il en coulait de nouvelles, et il était bien rare que son mari ne s'aperçut pas qu'elle avait pleuré. La douleur qu'il ressentait dans ces instans ne peut se rendre ; il serrait, en soupirant, sa femme contre son cœur ; il frappait fortement son front de sa main, et son désespoir ne se calmait que lorsqu'elle allait chercher sa petite fille pour l'allaiter. Cette vue paraissait l'attendrir ; il pleurait, en appuyant sa tête sur le sein de sa femme, et leurs larmes confondues coulaient doucement jusqu'à la bouche de l'enfant, qui les suçait avec le lait auquel elles étaient mêlées.

Elevée ainsi dans les larmes et dans la solitude, née d'un amour que le temps ni les obstacles n'avaient pu vaincre, la jeune Bolden sentit se développer de bonne heure en elle les germes de sensibilité et de tristesse qu'elle tenait de ses parens. L'éducation qu'on lui donna ne fit

qu'accroître ces dispositions. Toujours seule, ou dans la société de son père, de sa mère et de la vieille Marguerite, les jeux des autres enfans ne purent la distraire ; son cœur et sa raison devancèrent l'âge, et elle eut de l'enfance la faiblesse et les infirmités, sans connaître ces joies vives et sans mélange qui en sont la compensation. A seize ans, sa grande taille un peu courbée, son visage pâle, ses grands yeux noirs, pleins d'un feu sombre, sa beauté frappante mais privée de fraîcheur, donnaient l'idée d'une vie plus longue que celle qu'elle avait passée, et prête à finir dans le déchirement des passions ; et cependant elle n'avait encore aimé que ses parens et sa vieille gouvernante ; mais la manière dont elle les aimait devait faire redouter pour elle ce sentiment, dangereux même chez ceux qu'une organisation plus froide et plus paisible que la sienne

met à l'abri de ses grands ravages , ou que le monde et sa dissipation en peuvent distraire , mais qui paraissait ne devoir atteindre notre solitaire qu'en tourmentant et peut-être en abrégeant sa vie.

Dans l'espoir que sa fille habiterait un jour la patrie qu'il regrettait , Bolden lui en apprenait la langue , et se servait pour cela du peu de livres qu'il possédait. Ces livres offraient presque tous la peinture variée d'un amour malheureux ; et la jeune fille , avide d'émotions fortes , dévorait ces lectures dangereuses , qui lui retraçaient des sentimens moins vifs cependant que ceux qu'elle sentait renfermés au fond de son cœur. L'histoire de ses parens , qu'ils lui avaient racontée dans la vue de la mettre en garde contre l'amour , avait produit un effet contraire à celui qu'ils en attendaient : elle enviait leur sort. Cette vie , passée dans un désert avec

l'objet de sa tendresse , lui paraissait un paradis anticipé. Ils se plaignent, disait-elle, et ils ne se sont jamais quittés! ils ont vécu, ils mourront ensemble; tandis que moi, pauvre créature abandonnée, si je le survivais, je resterais seule dans ce monde immense, sans pouvoir trouver un être pour m'aimer! C'était ainsi que la malheureuse enfant empoisonnait une existence qui aurait pu être douce, et ouvrait son ame aux passions dévorantes et aux chagrins qui les accompagnent. Cependant le caractère de leur fille inquiétait moins Bolden et sa femme, que sa fortune et l'état qu'elle aurait dans la société. Ils recevaient rarement des nouvelles d'Angleterre; et à chaque fois la tristesse de la famille semblait augmenter; puis l'habitude et un nouvel espoir ramenaient peu à peu la paix, qui durait jusqu'à ce qu'une nouvelle lettre vînt encore détruire cet espoir,

ordinairement plus fondé sur le besoin que nous en avons, que sur aucune conjecture probable. Ils vivaient depuis dix-huit ans dans cette alternative, sans s'être lassés d'attendre et d'espérer un changement à leur situation, lorsqu'il en arriva un, qui leur fit amèrement regretter ce repos, qu'ils avaient long-temps appelé malheur.

Marie se promenait souvent seule au bord de la mer ; elle aimait surtout à s'y trouver après un orage, lorsque les flots long-temps battus des vents et des tempêtes semblent rentrer à regret dans le calme, et poussent, en s'apaisant, de sourds et menaçans rugissemens. La jeune fille se plaisait à ces scènes imposantes ; et un jour qu'elle en contemplait une, elle crut apercevoir au milieu des vagues un homme qui nageait avec beaucoup d'efforts, en se dirigeant de son côté ; il était habillé, et la pesanteur de ses vêtemens, jointe à la

fatigue qui l'accablait , permettait à peine d'espérer qu'il parviendrait à atteindre la terre , dont cependant il était peu éloigné. La pauvre Marie , ne voyant autour d'elle personne qu'elle pût envoyer au secours de ce malheureux , n'osait pas néanmoins quitter le rivage pour lui en aller chercher ; il lui paraissait que son départ précipiterait la perte de l'objet infortuné de sa pitié , et qu'elle ne le retrouverait plus en revenant. Immobile , les mains jointes , elle suivait avec angoisse tous les mouvemens du nageur , sans penser même à adresser au ciel quelques vœux pour le salut de celui qui l'intéressait : ce ne fut que lorsqu'après de longs et pénibles efforts l'étranger toucha le rivage , qu'elle pensa à en remercier Dieu. Il aborda près d'elle , et s'évanouit à ses pieds. Après qu'elle lui eût prodigué tous les secours qui étaient en son pouvoir , le jeune homme ouvrit

les yeux, et son étonnement fut grand de voir près de lui une jeune et belle fille, dont la figure annonçait la joie la plus vive à mesure qu'il reprenait ses sens. Ils restèrent quelques instans à se regarder en silence ; puis enfin Marie conta à l'étranger ce qui venait de se passer, et lui proposa de rester où il était, pendant qu'elle irait chez elle chercher quelqu'un pour l'y transporter. Il accepta la proposition avec reconnaissance, et, peu de temps après, Marie revint, amenant avec elle son père et quelques paysans qui devaient porter le naufragé dans l'habitation modeste, mais hospitalière, qui lui était ouverte. Marie, qui marchait très-vîte, avançait souvent le cortège ; mais lorsqu'elle en était à quelque distance, elle revenait s'informer de son protégé, et donner vivement de nouveaux ordres qui lui étaient relatifs. Sa figure, animée par la joie, brillait d'un éclat qu'on

ne lui avait pas encore vu, et Bolden, fier de sa fille, n'attribuait qu'à la bonté de son cœur l'émotion qu'elle éprouvait.

L'étranger se nommait Raimond Favre, et appartenait à une des familles les plus riches et les plus considérées de Picardie. Après avoir voyagé quelque temps en Angleterre pour son plaisir et pour son instruction, il revenait gaiement dans sa patrie ; mais le bâtiment qui l'y ramenait, jouet pendant plusieurs heures d'une affreuse tempête, avait enfin péri à la vue de Cayeux, et M. Favre croyait être le seul passager échappé au naufrage. Les fatigues qu'il avait essuyées lui causèrent une maladie assez longue, pendant laquelle il fut traité chez Bolden comme un fils chéri. Il ne se hâta pas de faire savoir à sa famille le lieu de sa retraite, et prolongea, autant qu'il le pût, sa convalescence. Les soins et la ten-